

Capitaine Flocon

Je m'appelle Bertille de Saint-Aubépine, et j'ai soixante-dix-huit ans dont soixante-dix-sept passés à supporter l'humanité avec une constance admirable.

Ma demeure, une maisonnette de banlieue propre, alignée comme un bouton de col dans une rangée de pavillons identiques, est mon royaume, mon bastion, mon laboratoire d'ordre et de silence. Rien n'y dépasse. Pas même une miette de poussière n'ose y entreprendre la plus modeste rébellion. Les voisins, eux, me considèrent comme une vieille peau. C'est ainsi qu'ils me nomment, je le sais, car les murs, figurez-vous, ont des oreilles, et les leurs sont d'une perméabilité remarquable. Vieille peau, soit. Mais une vieille peau lettrée, lucide, et foncièrement allergique à la bêtise ambiante. Je ne supporte pas les enfants, ces petits êtres hurlants qui confondent vitalité et vacarme, ni les voisins qui rient comme des phoques anémiques à toute heure du jour, ni ces oiseaux prétentieux qui se croient poètes parce qu'ils pépient à cinq heures du matin. J'ai consacré ma retraite à une noble mission : redresser les torts du quartier par correspondance. Chaque semaine, j'écris une ou deux lettres de réclamation : au maire, à la Poste, à la société des eaux, à Dieu parfois, lorsque les affaires terrestres ne suffisent plus. J'y emploie un vocabulaire que je juge salutaire : « incompétence », « déplorable incurie », « atteinte manifeste au bon goût », « manquement grave à la civilité républicaine » ...

C'est ma gymnastique mentale. Certains font du yoga... moi, j'exerce mes neurones en corrigeant la planète. Je vis dans ce que d'aucuns appellent un « village tranquille ».

Tranquille ? C'est une euphémisation grotesque. Ici, tout est si paisible qu'on croirait les habitants conservés dans du formol. Les conversations s'y limitent à la météo et à la cuisson du rôti. L'intelligence, hélas, a fui ce lieu

comme un moineau devant un chat gras. Mais moi, Bertille, je veille encore. Je suis la sentinelle de la raison dans un océan d'abrutissement généralisé.

Je pensais finir mes jours ainsi : droite, digne et totalement seule... jusqu'au jour où un animal blanc et fourbe a fait irruption dans mon existence, semant le chaos et, pire encore, une forme suspecte d'attendrissement. Mais n'allons pas trop vite : j'ai toujours préféré les introductions bien construites aux débuts bâclés. Revenons donc aux prémices de mon histoire : c'était l'aube d'une journée annonçant une banalité insultante, un de ces matins grisâtres où même le café semble tiède de lassitude.

Je venais de m'asseoir, tasse à la main, lorsque j'entendis un bruit insolite dans la cuisine : un cliquetis rapide, nerveux, suivi d'un tintement métallique. J'ai d'abord cru à un cambrioleur, ce qui, dans ce village, relèverait du miracle : on y vole plus volontiers les (mauvaises) idées que les biens. Je me suis approchée, armée de mon balai (l'arme du peuple, mais d'une efficacité certaine) et là, j'ai aperçu... une chose blanche et serpentine qui se faufilait entre les casseroles avec l'agilité d'un fantôme sous amphétamines.

Un furet.

Un furet, chez moi. L'inconscient !

À cet instant précis, j'ai compris que l'univers s'était mis en tête de me provoquer personnellement. L'animal, petit mais impertinent, me fixa de ses yeux de perle noire avant de renverser un pot de farine d'un coup de museau triomphant. En quelques secondes, ma cuisine, qui était jadis un temple de l'ordre, s'était transformée en un champ de bataille, digne de Waterloo.

Je me suis entendu hurler :

— Espèce de rat d'aristocrate ! Sors d'ici !

Lui, au lieu de fuir, s'assit. Avec une nonchalance qui confinait au mépris.

Je l'ai baptisé Flocon, d'une part pour sa magnifique fourrure blanche, mais aussi parce qu'il avait foutu plus de bazar qu'une tempête de neige !

Les jours suivants furent un combat épique entre la vieille peau, moi, et l'animal puant, lui (et non pas l'inverse).

J'ai tout essayé : le balai, qu'il esquivait avec la grâce d'un torero en goguette ; le piège à cage, qu'il déjouait en un quart d'heure, manifestement doté d'un QI supérieur à celui de mes anciens élèves (j'ai enseigné, hélas) ; et enfin, les discours moralisateurs, où je lui expliquais, d'un ton professoral, les vertus de la propriété privée et de la bienséance.

Flocon m'écoutait d'un air distrait, puis filait sous le canapé, emportant un chausson, où tout ce qu'il trouvait sur sa route, en trophée. Il s'est mis à dormir sur *le* coussin du salon, celui qui était interdit même à mes rares invités humains. Chaque matin, je le découvrais, roulé en boule, aussi paisible qu'un moine bouddhiste dans une bulle de coton. J'aurais dû le haïr, ce petit envahisseur... Cependant, je me suis surprise à l'observer avec une curiosité attendrie. Il avait une manière d'exister qui défiait tout protocole : libre, coquin, taquin... Il semblait même sourire par moment. Et moi, vieille carcasse compassée, je restais là, à le regarder respirer, en me disant que c'était tout de même une belle insolence que d'être si vivant.

Du jour au lendemain j'ai cessé de fermer la porte de la cuisine. Je crois même que j'ai laissé traîner une soucoupe de lait, « par inadvertance », évidemment. À partir de là, il fut entendu entre nous que cette maison n'était plus seulement la mienne. Un pacte tacite s'était noué : lui apportait le désordre, et moi, je m'y habituais... un peu. J'avais naïvement cru que Flocon finirait par se lasser de ma compagnie et qu'il me fuirait très vite dans le but de trouver quelque terrier malodorant où vivre. Quelle erreur d'analyse ! Ce furet avait manifestement élu domicile dans ma vie, ainsi que dans mon salon (et partout ailleurs), avec l'aplomb d'un souverain colonial. Il en faisait, des bêtises !

Un matin, je le surpris tentant d'extraire un morceau de brioche méticuleusement rangé dans la huche à pain. L'entreprise tourna à la farce et

pour finir je dus ramper sous le buffet pour le déloger, jurant comme un charretier.

Mes cheveux, jadis disciplinés, avaient pris des allures de fin du monde, et je découvris avec horreur, un genou écorché. À travers la fenêtre, un de mes voisins, Monsieur Duroc, riait à gorge déployée. Je lui lançai un regard meurtrier et un mot peu académique que je ne répéterai pas ici.

Tout bascula la nuit où Flocon tomba malade. Le petit voleur avait déniché un reste de gâteau au chocolat, un crime diététique que son organisme ne pardonna pas. Je le trouvai recroquevillé, frémissant, sur ce qui était désormais *son* coussin. Une angoisse absurde me saisit, si vive qu'elle en balaya tout sarcasme. Je passai la nuit à son chevet, le caressant d'un doigt tremblant, lui murmurant des phrases sans queue ni tête.

C'est là, entre deux soupirs, qu'un souvenir que je pensais enfoui à tout jamais refit surface dans mon esprit : la main d'un enfant serrant la mienne, il y a des décennies. Je n'ai jamais su si j'étais faite pour être mère, et pourtant j'avais aimé mon fils avec une férocité animale. Puis, la vie s'était chargée de le reprendre, et j'avais fermé la porte à tout sentiment qui risquait de m'amollir. Jusqu'à ce furet, ce maudit petit fouineur, qui respirait à peine et qui, d'un battement de flanc, me faisait remonter des émotions volontairement effacées. Quand il se remit à bouger au petit matin, j'eus un sanglot ridicule. Je me surpris à lui dire :

— Mon pauvre Flocon... tu n'as pas idée comme tu comptes pour moi.

Et, pour la première fois depuis des lustres, je crus à mes propres mots. Quelques jours plus tard, j'entrepris de ranger le grenier. Ce fut une entreprise aussi vaine que salutaire, que je compare volontiers à l'examen de conscience des âmes encombrées. J'y découvris des caisses pleines de mon ancienne vie : livres, carnets, photos, lettres dont j'avais oublié jusqu'à l'écriture. Je feuilletais distraitement un recueil d'essais, tâché de moisissure, quand un vieux marque-page glissa sur mes genoux. Le papier, jauni, portait une phrase écrite de ma

main, en lettres nettes, presque arrogantes : *Imaginer, c'est rajeunir. Quoi qu'il se passe dans ta tête et ton cœur, ne cesse jamais de rêver. Ainsi, tu seras immortelle...*

Je l'ai lue plusieurs fois, redécouvrant la saveur des mots. J'ai alors senti, malgré moi, un sourire se dessiner sur mon visage d'ordinaire figé. Peut-être parce que cette phrase contenait une vérité dangereuse, celle que j'avais passé ma vie à redouter. Je suis restée longtemps là-haut, assise dans la poussière, à regarder danser les particules de lumière.

En bas, Flocon grattait, s'agitait, me cherchait. J'ai décidé de lui parler, vraiment, sincèrement. Plus pour le réprimander, mais pour lui raconter.

Depuis, je lui invente des vies multiples, des carrières glorifiées : espion au service secret des furets libres d'Europe, pâtissier clandestin spécialisé en religieuses au fromage, pilote d'avion miniaturisé parcourant la planète à la recherche de chaussons perdus.

Il m'écoute, ou du moins, il donne le change, ce qui revient au même. Le matin, je lui fais la lecture. Le soir, je lui narre nos aventures imaginaires, assise dans mon vieux fauteuil. Il a l'air de comprendre, surtout quand je prends la voix grave des grands récits héroïques. Je l'ai même surpris, un soir, à s'endormir le museau posé sur ma manche, dans un abandon si total qu'il m'en est venu les larmes aux yeux. Les voisins, eux, n'en perdent pas une miette. Madame Pérignon, la concierge autoproclamée du village, prétend m'avoir entendue déclamer :

— Capitaine Flocon, nous approchons du Pôle Nord, préparez les biscuits de survie !

Depuis, elle me salue avec cette compassion prudente qu'on réserve aux esprits dérangés mais inoffensifs. Je m'en moque royalement. La folie, après tout, est peut-être la seule chose sensée qui me soit arrivée.

Et puis, un après-midi, Flocon s'est échappé par la porte du jardin. Un bond, une traînée blanche, et le voilà filant à travers la pelouse ! Je n'ai pas

réfléchi : je me suis mise à courir derrière lui, moi, Bertille de Saint-Aubépine, la statue de marbre du quartier ! Mes pantoufles ont volé, ma jupe s'est prise dans la haie, je me suis retrouvée sur le sol les jambes en l'air... et j'ai pouffé. Je ne me souvenais plus du son de mon rire : aigu, sincère et... incontrôlable. Je suis restée sur le dos, haletante, le soleil dans les yeux, la terre sous les ongles. Flocon est revenu en trotinant et a planté ses prunelles brunes dans les miennes... sans doute pour vérifier que je n'étais pas devenue folle au-delà du raisonnable. Je lui ai murmuré, le souffle court :

— Tu sais, mon vieux, c'est peut-être toi le miracle que je n'attendais plus.

Depuis cette fameuse course dans le jardin, je ne suis plus tout à fait la même.

Le matin, je salue les oiseaux, ce qui est une révolution ! Je prépare deux tasses de tisane : l'une pour moi, l'autre pour Flocon, qu'il renifle avec un air de connaisseur.

Je n'écris plus de lettres de réclamation : j'ai troqué mon stylo rouge vif pour un bleu, avec lequel je note les idées qui me viennent dans un carnet que j'emporte partout. Les voisins me regardent désormais avec un mélange d'étonnement et d'inquiétude. On chuchote que « *la vieille peau s'est adoucie* ». C'est faux : je suis simplement devenue inefficace dans ma misanthropie, ce qui est bien plus grave.

Un matin, un silence assourdissant parvint à mes oreilles. Je me levai d'un bond et cherchai partout une trace de mon meilleur ami. Flocon n'était plus là. Pas un poil blanc, pas la moindre preuve de présence. Il avait disparu. Il laissait un vide absurde dans la maison, que ni mes livres ni mes railleries ne parvenaient à combler.

Le lendemain, j'ai trouvé un billet sur le paillason.

Oui, un billet... une petite feuille blanche pliée avec soin comportant un court texte calligraphié d'une écriture minuscule et nerveuse :

« Je pars vivre d'autres aventures. Merci pour la pension complète et les histoires. »

Je suis restée bouche bée. Sans doute une plaisanterie d'un des voisins, une petite vengeance pas totalement injustifiée !

Ou pas... le papier sentait la farine et la cannelle, cette odeur qu'avait toujours Flocon après ses escapades culinaires. J'ai soupiré sans essayer de comprendre. Peut-être que le furet avait vraiment écrit. Peut-être que c'était moi. Peut-être que c'était la vie qui, pour une fois, avait décidé de se montrer créative. Et, en relevant la tête, j'ai cru voir, au fond du jardin, une ombre blanche filer entre les herbes hautes. Je n'ai pas cherché à la rattraper cette fois-ci. J'ai simplement dit, à voix haute, pour que le monde m'entende :

— Bon vent, capitaine Flocon !

Puis je suis rentrée, le cœur léger, décidée à écrire à nouveau...

Pas une réclamation.

Une histoire.

La mienne... Ou la sienne.

Ce n'est plus très clair dans ma tête.

Je ne suis certaine que d'une chose : grâce à mon imagination débordante, j'aurais bientôt tellement rajeuni que je pourrai créer un groupe de hard rock avec les gamins du quartier, que je trouve finalement assez sympathiques...

Tout cela, dans un seul but : rendre dingues les vieux acariâtres du coin !
Qu'ils viennent râler, s'ils osent !